FRC 7955
Case
FRC
16440

SOCIÉTÉ

DES AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ.

Séante aux ci-devant Jacobins St.-Honoré, à Paris.

DISCOURS PRONONCÉ A LA TRIBUNE DE LA SOCIÉTÉ,

Le dimanche 14 octobre, an Ier de la République Françoise,

Par J. M. COLLOT D'HERBOIS, Membre de la Société.

JE voulois parler de nos armées : je me félicite d'être entendu par le soldat qui, tout-à-l'heure, étoit à cette tribune (1) ; il y étoit comme membre

(1) Le général Dumouriez venoit de parler ; je lui succédai à la tribune. Mon discours fut improvisé ; la société en ayant ordonné l'impression, je l'ai transcrit, & je crois avoir conservé fidèlement les mêmes expressions.

THE NEWBERRY LIBRARY

de cette ſociété. Les loix de l'égalité ſembloient défendre au préſident de lui répondre ; mais, quoiqu'en pareille circonſtance, j'aie maintenu la ſévérité du principe, je trouve, cette fois, que le préſident a bien fait d'adreſſer la parole à ce général. Ce n'eſt pas à lui ſeul qu'il a parlé, c'eſt à toute l'armée françoiſe qu'il a fait connoître nos ſentimens, qu'il a donné un témoignage éclatant de notre ſatisfaction. Le général aura ſoin de le partager avec tous les volontaires, tous les ſoldats, nos amis & nos frères ; il ſait que tout lui doit être commun avec eux ; il ſait que, ſans eux, ſa gloire ne ſeroit rien. Il eſt ſoldat auſſi, je le répète avec plaiſir : il a bien fait ſon devoir, voilà ſa récompenſe : il en eſt peu de ces généraux vraiment ſoldats. Mais auſſi, la liberté a créé un grand nombre de ſoldats bien dignes d'être généraux ; déja pluſieurs ſont ſortis des rangs, & ſe ſont ſignalés glorieuſement à la tête de leurs compagnons d'armes. Nos continuelles victoires renouvelleront ſouvent ces honorables promotions.

N'eſt-il pas vrai, général, qu'il eſt beau de commander une armée républicaine ? La différence eſt grande entre ces nouveaux ſoldats, ardens & réſolus, & ceux qu'on dirigeoit autrefois péniblement par l'inſtinct d'un courage matériel. On faiſoit ci-devant de la bravoure l'unique vertu des militaires. Il y

en a bien d'autres vertus aujourd'hui pratiquées par les ſoldats de la liberté. La bravoure ne compte plus. A tous les poſtes où ſe trouve un françois, ici, là, par-tout on eſt brave ; il n'y a pas de mérite à mépriſer la mort ; les femmes chantent au bruit du canon ; & cette bravoure, autrefois ſi vantée, eſt une qualité commune & ordinaire ; ce qui eſt bien au-deſſus de la bravoure, c'eſt le dévoûment patriotique des ſoldats françois, ce ſont les ſublimes exemples donnés par les habitans de Lille & de Thionville ; c'eſt leur patience tant éprouvée, leur courage tranquille, leur intrépidité invincible, leur conſtance ſupérieure à tous les dangers. Voyez-les, jour & nuit, fermes, inébranlables ſous une voûte brûlante de bombes & de boulets rouges ; voyez ce bon citoyen qui, faiſant le ſervice d'une batterie, regarde tranquillement l'incendie qui dévore ſa maiſon, & dit : j'irai l'éteindre quand le ſervice de la pièce de canon aura ceſſé. Voilà de vrais républicains, voilà le grand caractère qui ſe développe, & dans nos villes & dans nos armées ; voilà de quels généreux alimens ſe corroborent, & l'amour de la patrie, & la haîne des tyrans. De telles vertus ſont au-deſſus de tous les triomphes ; elles profiteront à tous les peuples. Les habitans de Lille & de Thionville ont déjoué la tactique de tous les leſpotes. Bientôt les tyrans ne pourront plus, ne

ſauront plus nous combattre ; il faudra qu'ils inventent un art nouveau ; ils ne l'inventeront pas, car la paſſion de la liberté peut ſeule inſpirer d'auſſi grandes reſſources ; & ſi leur cœur de fer pouvoit la reſſentir, ils ne ſeroient plus nos ennemis, ils ne ſeroient pas ce qu'ils ſont.

Ils ont juré de vaincre ou de mourir, les ſoldats de la liberté ; ils ont vaincu. Ils ont vaincu, & ceux de nos frères qui ont ſcellé de leur ſang toutes ces victoires, ne ſont pas auſſi nombreux que les chocs violens qui ont décidé nos deſtinées pouvoient nous le faire craindre ; ils ne ſont pas morts tout entier ces hommes-là. Les exemples qu'ils ont donnés, l'eſprit qui les anima, vivent dans tous les cœurs, leur ſouvenir vivra éternellement.

Mais, vivent-ils, ceux qui nous ont fait la guerre ? Non, les cohortes féroces qui ſouilloient notre territoire, ne vivent plus. Ces bataillons de cannibales ne ſont plus que des monceaux de cadavres ; ils pourriſſent par-tout où ils ont oſé ſe meſurer avec les hommes libres. Par-tout où ils ont voulu frapper les enfans de la patrie, ils pourriſſent ; il ne reſtera bientôt de leur ſubſtance immonde, qu'un fumier infect, que le ſoleil de la liberté ne purifiera qu'avec peine.

Ce qui reſte de ces eſclaves, ceux qui ſurvivent, retournent languiſſans, infirmes & découragés. Ils

arriveront avec peine, pour expirer aux pieds de leurs tyrans. Cette nuée de ſquelettes qui remporte la honte, & que la nature délaiſſe, reſſemble au ſquelette du deſpotiſme lui-même : tous enſemble, ils ne tarderont pas à diſparoître.

Et ces généraux vétérans, qui le ſoutenoient le deſpotiſme, jadis ſi fiers, où ſont-ils ? Qu'eſt devenue leur ancienne renommée ; tout a diſparu. Le fantôme de leur gloire paſſée s'eſt évanoui, comme une ombre, devant le génie tout puiſſant de la liberté. Ils ſe retirent confus & déſeſpérés. Où iront-ils ? Ils n'auront plus que des cachots pour retraites ; car les plus affreux cachots déſormais, ceux où habitera l'opprobre, ſeront les palais des rois ; ils fuient, les rois ! & auſſi les généraux de leur parti : ils fuient, parce que les peuples ſe lèvent & les pourſuivent.

N'es-tu pas ſurpris toi-même, Dumourier, en voyant combien ces généraux qui ſervent les deſpotes ſont petits & dégradés ? Tu dois être bien content. Ce n'eſt pas un roi qui t'a nommé, & la confiance d'un peuple libre te ſoutient ; tous les peuples correſpondent de cœur avec l'armée que tu commandes. Ils invoquent nos ſuccès ; tu brûles de marcher pour remplir leurs vœux. J'aimes cette ardeur ; je te crois digne de remplir cette grande miſſion ; mais ſouviens-toi que le général

d'une armée républicaine ne doit jamais tranſiger avec les tyrans. Sonviens-toi de ces généraux, qui, chez les peuples anciens, ont ſervi, comme toi, la cauſe de la liberté. Scipion, par exemple : Antiochus tenoit ſon fils priſonnier ; le partage du pouvoir ſouverain, des richeſſes immenſes, & plus que tout cela, la liberté de ſon fils furent offerts à ce romain pour le ſéduire. *Il n'exiſte pas aſſez de richeſſes pour acheter ma conſcience, & la nature n'a rien mis dans le cœur d'un homme libre, au-deſſus de l'amour de la patrie.* Telle fut la réponſe de Scipion.

Je te citerai encore Themiſtocle. Ce général athénien fit la guerre avec l'ancien Xercès, à peu près comme tu viens de la faire avec le Xercès nouveau. Il ſauva la choſe publique à la bataille de Salamine. Il fut enſuite calomnié par ſes ennemis. Fais bien attention, Dumourier, tu as des ennemis auſſi, tu feras calomnié par eux ; c'eſt pourquoi je te parles de Themiſtocle : accuſé, condamné par ſes concitoyens, il ne trouva d'aſyle qu'auprès du roi qu'il avoit vaincu ; mais il reſta toujours Themiſtocle. Ce roi lui propoſa de porter les armes contre ſa patrie. *Mon épée ne ſervira jamais les tyrans*, dit Themiſtocle, & il ſe l'enfonça dans le cœur. La fortune de ces hommes-là eſt maintenant la tienne. Nous te croyons

à leur niveau. C'eſt à toi de juſtifier nos eſpérances.

Eh ! qui pourroit te contraindre ? N'es-tu pas délivré de tous ménagemens ? La dignité nationale n'en permet plus aucun, je te le dis avec franchiſe ; que ce ſoit le fait d'une exceſſive générosité ou de l'empire des circonſtances, tu as eu certains égards pour nos ennemis que tout le monde n'approuve pas. Il y a trop de politeſſe dans ta correſpondance avec le roi de Pruſſe ; tu l'a traité trop galamment ; en le mettant hors de notre territoire, tu as un peu trop obſervé les anciennes manières françoiſes.

Laiſſe-là pour jamais ces manières & ce vieux coſtume qui nous a trop avili ; pourſuis, avec franchiſe, ta brillante carrière. Des peuples gémiſſent eſclaves, & tu vas les délivrer. Les Brabançons te tendent les bras, ils t'appellent, & les françois te pouſſent.... Vas donc, Dumourier : vas, ſi la Pruſſe a été trop épargnée, l'Autriche paiera double ; n'eſt-il pas vrai, c'eſt là ton calcul ? Bon, l'Autriche eſt en fonds, ne la ménage pas : tu ne peux faire payer trop cher à cette race exécrable des tyrans autrichiens, les outrages qu'ils ont faits au genre humain.

Tu vas à Bruxelles, Dumourier, & tu paſſeras à Courtray. C'eſt là, tu le ſais, que la gloire du nom

françois a été profanée ; c'eſt là qu'un général, qui ne te reſſemble pas, a trompé l'eſpoir des peuples : ils vouloient briſer leurs fers, & cet infame général, nommé Jarry, les a rendus à l'eſclavage ; ils commençoient à reſpirer la liberté, & il les a livrés, ruinés, incendiés, dans les mains de leurs tyrans. Dumourier ! je n'ai juſqu'ici interrogé que ton courage, je parle à ton cœur maintenant. N'oublie pas les malheureux habitans de Courtrai ; c'eſt une dette qu'il faut leur payer ; ce ſont des ſecours & des bienfaits qu'il faut répandre pour qu'ils nous connoiſſent bien. Des françois leur ont fait verſer des larmes de douleur & de rage, que d'autres françois les eſſuient ; que d'autres larmes de joie & de conſolation coulent à ton arrivée. Promets-leur, de notre part, juſtice & fraternité, la nation ne te démentira pas.

Quand tu ſeras à Bruxelles, la liberté, ſi attendue, y ſera avec toi, & les Belges en jouiront. Il y a là une femme atroce, qui, deux fois, l'a étouffée, la liberté. Elle vint ces jours derniers, cette furie, réjouir ſes regards féroces du ſpectacle des boulets rouges & des bombes qui pleuvoient ſur les courageux habitans de la ville de Lille. Cette hyène, toute dégoutante de ſang humain, attiſoit les fourneaux. Elle ſe nomme Chriſtine. Si tu la trouvois..... ſi tu croyois ne pouvoir ordonner

de ſon ſort, envoies-la ici; nous avons d'autres priſonniers de ſa famille, envoies-la avec eux. Ils ont été réunis de cœur pour les crimes qu'ils ont médités; ils ſeront réunis, en perſonne, tous AU TEMPLE; ce ſera une grande leçon pour leurs pareils..... Mais, que dis-je! Chriſtine ne t'attendra pas; elle ſera loin à ton arrivée. Si elle étoit reſtée, le peuple l'y auroit forcée; le peuple la réclameroit : alors, tu laiſſeras ce peuple, long-temps opprimé, exercer ſes droits. Chriſtine appartient déjà à ſa juſtice (1) : terrible juſtice, à laquelle aucun tyran ne pourra bientôt plus échapper.

Nos cœurs gémiſſent, & la penſée eſt ſouffrante, lorſqu'elle a pû s'occuper de tels monſtres. Portons nos regards ſur des objets plus doux; entrons à Bruxelles avec l'armée françoiſe. Nous y voyons tous les ſujets du deſpote régénérés & devenus des hommes forts. Nous voyons les mères de famille preſſer ſur leur ſein leurs plus petits enfans, &

(1) En liſant la correſpondance, une ſociété populaire avoit annoncé que, dans la ville de....., pour ſe venger d'une ariſtocrate laide, méchante, couverte de la malédiction univerſelle, *on l'avoit raſée de ſi près, qu'elle ne pourroit jamais porter perruque.* Cette anecdote rappellée avec ſa naïveté, a ſoulagé l'auditoire de l'oppreſſion douloureuſe que l'orateur faiſoit éprouver, en retraçant les forfaits de l'abominable Chriſtine.

leur dire, avec tranſport : ô mon fils, tu ne ſeras plus eſclave ! ce ſont les François, Dumouriez à leur tête, qui t'affranchiſſent ! Tu vas reporter à tous les citoyens de la Belgique leur dignité première, & leur plus bel attribut ; & les jeunes filles, auſſi, recevront de toi, pour dot, l'amour de la liberté ! Que de jours d'allégreſſe vont ſuivre ! Les pères de famille, les vieillards applaudiront avec ivreſſe, leurs épouſes te béniront, & toutes les jeunes filles viendront t'embraſſer ! ... De combien de plaiſirs tu vas jouir, Dumouriez ! Ma femme eſt de Bruxelles, elle t'embraſſera auſſi. Dans chaque maiſon, on voudra poſſéder un des François qui t'accompagnent ; il y ſera fêté comme un ange tutélaire ; on ſe preſſera autour de lui, en célébrant la république françoiſe. L'armée ſera bientôt délaſſée de ſes fatigues.

Reçois donc, en partant, les vœux brûlans que nous faiſons pour le ſuccès de nos armées, nos vœux & ceux de l'univers entier, puiſque c'eſt pour la cauſe de la liberté & de l'égalité qu'elles combattent ; ſouviens-toi que ces ſuccès & ces victoires ſont la propriété de tous ; puiſque c'eſt la force de tous qui les décide, puiſque le ſang de tous doit couler pour les obtenir. La république eſt une ; tous les hommes libres ne font qu'un. Il n'y a pas un poſte dans une république qui puiſſe reſter vide ;

quelque ſoit celui qui l'occupe, il ſe trouve toujours un autre égal à lui pour le remplacer. Continues comme tu as fait juſqu'à préſent, Dumouriez, ſois toujours citoyen, toujours républicain, ſers bien la choſe publique, & reviens enſuite parmi nous. Chacun de tes frères fixera les yeux ſur toi avec attendriſſement, & t'embraſſera avec plaiſir.

La SOCIÉTÉ, *dans la ſéance du* 14 *octobre, l'an premier de la République, a arrêté, ſur la motion du Citoyen Dumouriez, l'impreſſion, la diſtribution & l'envoi de ce Diſcours aux Sociétés affiliées & à l'Armée.*

DANTON, *Préſident.* LAFAYE, *vice-Préſident.*

BENTABOLE, PELLETIER, *Députés*; SIMONE, LEFORT, MOÈNE, TACHEREAU, *Secrétaires.*

De l'Imprimerie de L. POTIER DE LILLE, rue Favart, n°. 5.